

DEMOCRATIE VIRTUELLE ET MULTIPLICITE DEMOCRATIQUE

Fabien Tarby, Jean-Clet Martin

I - Démocratie virtuelle

Fabien Tarby



Constat initial d'un non-dit politique et social pour notre temps. Non-dit d'autant plus étonnant qu'il y a de toute évidence une conscience de plus en plus aiguë de la vacuité de notre mode d'existence "démocratique", mais conscience sévèrement suturée, en même temps, à l'inaction et à l'acceptation du train des choses. Non-dit dont les facettes sont multiples mais dont la clarté se reconnaît à ceci que notre système démocratique est feint. C'est ce qu'il faut appeler, mais platement, une "démocratie virtuelle". Le simulacre tient à cela que le mode représentatif traditionnel (parties, campagnes médiatiques, élections) est obsolète et inapproprié aux possibilités de notre temps.

La virtualité n'est donc pas d'abord celle de la sphère du Net (dont on ne doit pas attendre, pour autant, plus qu'elle ne pourra donner) ; mais celle qui fait écart ou barrage, prosaïquement, entre la politique traditionnelle et la puissance nue des masses.

Sous le signe du virtuel s'accomplit le développement du capital et du médiatisme. Les capitaux abstraits, angéliques pour les uns, mortels pour le plus grand nombre ; le médiatisme, à moitié inconscient de lui-même, qui perpétue ce mode d'existence politique, et déploie une manufacture des rêves, le plus souvent médiocre, une propagande opiacée. Si bien que le virtuel est la catégorie centrale de ce monde économique, social et politique. Il noue, secrètement, l'infrastructure aux superstructures.

Il fallait donc dire ce que tout un chacun sent avec plus ou moins de lucidité et d'intérêt pour la chose : que la forme "démocratique" n'est pas encore son contenu effectif et vivant.

Il ne suffit pas d'expliquer la modalité virtuelle de notre temps par le médiatisme, essentiellement télévisuel. Le médiatisme se développe lui-même dans un contexte dont la particularité est à comprendre. Je l'appelle, cette séquence qui est la nôtre, la nuit des Idéaux. Elle résulte de cette époque qui suit la violence extrême des idéologies du XX^e. A la fois la négation de l'Egalité (le fascisme) et le retournement de l'Idée d'Egalité en dictature (le communisme historique). La politique du XX^e a ceci de particulier qu'elle a montré jusqu'où l'on pouvait, selon le désastre, se rendre... Le monde dès lors ouvert par son crépuscule (à

bien des égards meilleur) est, en conséquence, sans autre idéologie que celle du cours des choses. Mais le cours des choses, la marchandisation du monde, est une espèce, à pas de fée, de dictature renouvelée de la Propriété privée. Bref, l'Idéologie du temps se croit ou feint de se croire non-idéologique.

La ligne de partage entre dictatures insidieuses et démocraties est elle-même à repenser. Notre époque doit analyser des processus évidemment nouveaux, où tout se brouille. La propagande, par exemple, est désormais douce et antalgique. La censure ourdit le désert médiatique plus que de poser des interdictions franches.

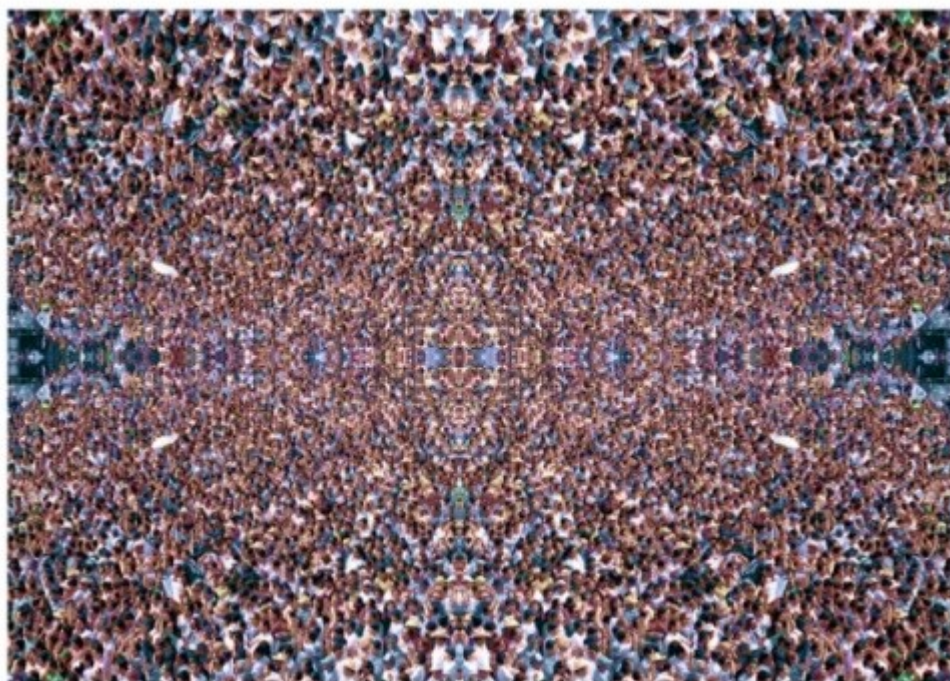
L'amour, le savoir, l'art, la politique sont traités comme des formes plaisantes. La suprématie de la manière sur la matière est l'une des caractéristiques majeures du temps, où le monde de l'objet, le design de la technique l'emportent sur toute aspiration à une vérité, même simple - fût-elle en même temps paradoxale, ou impossible, nécessairement...

Vient alors la question de la possibilité d'une politique authentique, d'autant plus difficile à définir qu'il ne s'agit plus de croire aux Implosions majuscules, à la Révolution, ni même au pur primat communiste de l'Egalité sur la Liberté. C'est là un point de désaccord avec, par exemple, la pensée de Badiou. Certes, Badiou a raison, à mes yeux, d'en appeler à une discipline militante contre le romantisme de la "minorité" (même au sens authentique) de Deleuze, romantisme qui ne donne pas encore une direction. Mais tout se passe ensuite comme si Badiou identifiait la Vérité politique à l'idée d'Egalité.

Un geste classique, et de bon sens, consiste plutôt à rappeler qu'il y a 3 Idées politiques, l'Egalité, la Liberté, et la Propriété. C'est justement l'impossibilité de les ajuster parfaitement, sans hiérarchie, qui fait le générique (ou l'impossibilité) de la Vérité politique. Et non la seule idée de l'Egalité. Même si on doit reconnaître à cette dernière une valeur supérieure, ici et maintenant (mais non en soi), à celle de la Propriété. Ce qui est, du reste, une définition de la Gauche. (Mais la vérité, c'est aussi qu'il aurait fallu se tenir à la Droite de Staline, et de Mao. La vérité politique est en effet actuelle.)

Pour reconnaître cette actualité, dans ce monde, il nous faut penser une dialectique à nouveaux frais, une dialectique diagonale, brownienne. Celle qui se fait entre les Corps spontanés et l'Etat. La notion d'événement (Badiou) - ou même de multiplicité deleuzienne - garde un sens quand un Corps s'y rapporte. Encore faut-il poser la manière dont ce Corps sera à même de s'universaliser pour ne pas demeurer dans le particularisme des intérêts ou des visions de classe : une universalité qui ne soit pas médiatique -ou seulement virtuelle- mais qui découvrirait d'autres « *virtualités* » dans les *vertus* cardinales de l'amour, du savoir ou encore de la création dont une politique trouverait à s'associer les points de résistance.

II- Multiplicité démocratique



Jean-Clet Martin

<http://jeancletmartin.blog.fr>

La démocratie est multiplicité. Mais que peut-on dire d'une multiplicité avant même qu'elle ne soit politique ? Un ensemble moléculaire ne me paraît pas redevable nécessairement d'une multiplicité. Ce dernier, en effet, subit des déterminations qui lui prescrivent une figure régulière spontanée. On pourrait très bien le comprendre en référence aux nuages: autant de formes qui s'imposent aux atomes dont ils se composent et dont les figures ne sont pas vraiment statistiques. La répartition d'un gaz dans l'espace n'est pas statistique quand celui-ci se soumet à des pressions ou à des déterminations externes, à des goulots d'étranglement. Au point que le sable en grains se modifie en un flux continu devant le trou du sablier, adoptant un comportement liquide. Les structures dissipatives sont, pour les particules dont l'expansion tendrait naturellement vers l'homogène, des vecteurs d'information ou d'organisation.

Par exemple la fumée d'une cigarette, au lieu de se répartir de manière uniforme dans l'espace peut subir des contraintes pour composer une nappe, une strate dont l'organisation n'est plus soumise au hasard, mais à des contraintes thermiques ou de pression en mesure de lui donner forme. C'est là l'histoire autrement compliquée de l'Irish coffee et de ses gradients nettement différenciés. La démocratie -à supposer même qu'elle ressemble à cette texture moléculaire visible sur l'image jointe- ne subit pas ce type de contrainte. Une multiplicité politique n'est pas une « multitude ». Multitude ne veut pas dire démocratie dans la mesure où cette dernière ne comporte jamais de structure dissipative même quand la société subit parfois des contraintes topologiques ou quand le champ de bataille se verra pris dans des ordres cellulaires, dans des flux que chaque individu va ressentir de manière structurelle. La démocratie évidemment ne saurait réaliser un ordre alvéolaire de ce genre, alors même qu'elle se laissera traverser par des mouvements aléatoires ou par des flux chaotiques.

Sans adopter une forme vraiment gazeuse, au bord de cette décomposition pourtant, la démocratie ne trouve sa cohésion ni dans l'intervention d'un Dieu pour la finaliser d'en haut, ni dans des règles données par la nature. Elle ne saurait se reposer sur un fond, un fondement pensé comme sa raison première ou dernière. Elle ne peut se poser sur rien, purement *effondée*, au bord de l'effondrement. Rien ne l'étaie, ne la soutient comme on pourrait le supposer d'une substance capable de trouver un principe de stabilité ontologique. La démocratie a lieu dans le délaissement le plus strict de toute essence. Elle montre un trajet erratique en perte de repère, longeant un morcellement qui fissure sa cohérence au point que le seul rempart à la dispersion devait inquiéter toutes les philosophies politiques requérant un Prince ou un Léviathan pour nous en prémunir. Devant l'angoisse de l'inconsistance démocratique, il n'a été question que d'imposer une forme de transcendance, un événement extérieur en mesure de poser des clivages par la force et la terreur des décisions.

La menace dissipative de la démocratie n'a que des rois ou des dieux pour la rendre à son fondement. Il sera toujours question de dénoyauter les attracteurs étranges susceptibles de nous embarquer sur ces lignes qui se cherchent de l'intérieur, dans un appui instable s'associant de façon empirique, comme par induction. Ce que veut dire peut-être le mot « Kratein » caractérisant le concept de démo/cratie ! « Kratein » signifie ce qui dirige, donne une direction en fonction d'un discernement, d'une enquête ou d'un jugement sans fil d'Ariane. Il s'agira là d'une forme de direction manquant de tout principe directeur, de toute « archè », an/archique plus qu'autocratique ou pancratique (C'est ainsi que je comprends Jean-Luc Nancy in « Vérité de la démocratie »). Pas de guide suprême de la révolution ou même du peuple ne saurait donc se prescrire à cet art de se diriger à l'aveugle qu'on appelle démocratie. Ce serait si l'on tient à préciser un peu, une ligne dont la progression ne se pense jamais sous la forme d'un jugement déterminant, réalisé a priori, mais ressortit bien mieux à un jugement réfléchissant au sens donné par Kant à cette requête infigurable de

l'imagination.

Démocratie signifie que tous les cas qui se présentent à la consistance du peuple ne correspondent à aucune loi, hors la loi, de sorte que l'individu se voit jeté en pleine mer avec la nécessité de trouver des règles, de créer de libres associations devant ce qu'aucune loi ne saurait prévoir ni anticiper actuellement. Mais cela ne vaut pas étoile filante ni splendeur de l'événement au sens suréminent qui parfois le hisse hors des ensembles où il vaut. Ce n'est pas le philosophe roi qui sert de guide, mais le philosophe quelconque, le « philosophe inconnu », issu de l'arbitraire pour reprendre la formule d'Isabelle Stengers. Les décisions du peuple sont incertaines comme tous les augures. Elles se montrent inouïes parce que soumises aux tourmentes du sublunaire, instables, au bord de l'irrégulier et du singulier.

Démocratique est la situation sans maître ni mètre, sans étalon autre que des règles en plomb, malléables, flexibles, en mesure d'épouser la situation la plus échevelée. On est loin des plans quinquennaux, ou autres formes de jugement déterminant. L'espace démocratique est un espace où rien ne revient au même alors que tout y revient, se voit revenir selon d'autres figures et de nouvelles règles de composition, empiriques quoique sans empire. Où il s'agit de parier pour chaque cas une règle précaire au lieu de supposer qu'elle existe de toute éternité, une direction sans but déterminé, une finalité sans fin. La démocratie est vent et turbulence, placée en-dessous des déductions astrales accessibles à la raison : plan de composition, de consistance ou plan d'immanence de sorte que Deleuze fera de la politique ce qui se joue à la jointure des plans, dispersion et recoupement des plans capables d'ordonner une multiplicité.

La démocratie en tant que forme qui se cherche, redevable d'un jugement pratiqué sans livre rouge ni règle transcendante, suppose une législation inventive, créatrice, dont le nom est liberté : une faculté sans schème, proche de la déréglementation, réfléchissant aux contours de ce qui ne saurait tenir en aucun cadre au point que l'Etat se montre de manière transitoire, sans autorité, anonyme, comme s'il revenait aux inconnus de prendre des mesures, aux «

quelconques » issus du peuple et ne trouvant conseil en aucun autocrate. Ce serait bien plus l'hétérocratie qui prime, l'autre, l'étranger en ce qu'il ne se dirige pas selon les habitudes déjà prises, libre vis-à-vis des autorités locales et des préjugés de la coutume. Ce que Rousseau, penseur de la démocratie, ne manquera pas de souligner, invoquant un législateur qui soit à la fois chacun et tout le monde, un législateur arbitraire, tiré au sort ou, plus surprenant encore, venu de l'étranger. Mais laissons pour finir la parole à Rousseau au sujet de ce législateur si étonnant : « il faut, en un mot, qu'il ôte à l'homme ses forces propres pour lui en donner qui lui soient étrangères. (...). C'était la coutume de la plupart des villes grecques de confier à des étrangers l'établissement des leurs. » (*Contrat Social*, II, 7.)

/